

Compte rendu de la table ronde <' Inhiber le réel r qwt 't 'xgt 'ig't qukdig''''

Université de printemps d'histoire des arts 2018

Cette table ronde s'est déroulée à l'issue de la présentation de deux projets pédagogiques menés par des professeurs avec leurs élèves dont l'un est un sujet d'invention auquel l'élève doit répondre en écrivant un passage d'un poème de Victor Hugo qui aurait été perdu en veillant à conserver les procédés d'écritures et l'autre une récitation mise en scène d'un poème de Victor Hugo. Ces projets ont amené les élèves à découvrir une nouvelle approche du texte et un autre rapport à la littérature. Ils avaient pour but de faire entendre à l'élève que l'on ne comprend pas toujours tout d'un poème ou d'un texte initialement, et que pour trouver il faut d'abord se perdre et l'accepter. Ils ont pu également comprendre qu'entrer dans une œuvre c'est prendre le temps de s'en imprégner, prendre du temps pour pénétrer le texte. Ces projets ont également permis aux élèves d'apprendre à se connaître, à créer ensemble en se faisant confiance et en trouvant sa place.

Cette table ronde autour du thème « Inhiber le réel pour rêver le possible » a pour but d'interroger le lien entre la rêverie, la contemplation et la connaissance, de questionner l'injonction « Arrête de rêver ! », de déterminer la place du rêve et s'il en possède une au service de la connaissance. La restitution s'organisera autour, dans un premier temps, de la présentation et des propos de chacune des intervenantes et, dans un second temps, la partie d'échange avec les assistants.

PREMIERE INTERVENANTE : Mme Fanny GAYON, professeur de lettres modernes au Lycée Léon Blum à Créteil, professeur d'histoire de l'art et professeur relais au Château de Vincennes.

Madame Gayon ne se sent pas légitime à parler ici bien qu'ayant été invitée, car sa démarche pédagogique est plutôt du côté de la rationalité et de l'esprit critique, donc le rêve n'y a pas vraiment sa place et pose plutôt problème. Au début de sa carrière, lorsqu'elle était professeur en 6^{ème} à Sarcelles, elle avait un a priori sur l'enfant rêveur, elle craignait de se retrouver confrontée au « cancre » de Prévert. « Et pourtant le rêve n'est pas aussi bien partagé par tout le monde qu'on ne le croit ». De cette observation ont découlé deux constats : le premier, la surprise éprouvée à avoir envie de leur apprendre à rêver plutôt que de leur dire d'arrêter, le deuxième, que l'élève poétique et rêveur que loue Prévert a clairement laissé place à un élève qui dort pour de vrai, la tête sur la table.

Pour cette table ronde, c'est son expérience en tant que professeur relais que Madame Gayon souhaite mettre en avant. Un professeur relais est un professeur missionné par le rectorat pour « collaborer avec les structures chargées du patrimoine afin de les aider à adapter au mieux leur offre pédagogique. »

Pour sa part, Madame Gayon est missionnée auprès du Château de Vincennes qui gère aussi le donjon et la Sainte Chapelle, merveille du gothique flamboyant. Le donjon est un monument intéressant, entièrement vide dans lequel subsistent seulement quelques traces de polychromie et des graffitis se rapportant au passé carcéral du château, en tant que prison d'Etat. Sa première idée face à ce vide a été de remplir ce lieu de savoir. Elle a donc mis en place des « ateliers savoir » qui avaient pour objectif de donner aux élèves une approche artistique du château par l'étude de son style, par la comparaison de celui-ci avec d'autres châteaux comme Versailles, Chambord ou Blois mais également une approche historique avec l'étude des portraits des différents rois et l'étude de tableau se rapportant à l'histoire du château. Ces ateliers ont été « un flop total », complètement boudés par les élèves comme par les professeurs. Ces ateliers ne faisaient pas rêver. C'est à ce moment là que le rêve est entré dans la réflexion. Ils ont donc adopté une nouvelle démarche pour essayer d'instituer le rêve dans le château : le remplir de musiques sacrées dans la Sainte Chapelle, de musiques profanes dans le donjon. Ils ont travaillé avec une conteuse qui invente des contes et fait travailler les élèves avec de nouveaux supports : la bande dessinée, des petits films afin de vraiment faire place à l'imaginaire et au rêve.

Elle reste cependant sceptique parce que les productions ont souvent peu de rapport avec l'aspect historique du lieu dont les élèves semblent peu se soucier, on trouve des crocodiles dans le fossé du donjon. L'imaginaire semble avoir pris le pas sur le savoir. Toutefois, il reste légitime de se demander si la mémoire affective n'a pas aussi sa place et s'il n'est possible de transmettre un patrimoine culturel qu'à travers un savoir et non par une approche plus onirique, plus personnelle.

Les ateliers BD sont, de ce point de vue, une forme de réussite puisque les élèves passent du temps à observer le château, croquer les sculptures, éprouver par l'imaginaire l'espace propre au château : le donjon, lieu obscur et la Sainte Chapelle inondée de lumière, les escaliers de services, les escaliers du roi... Cette approche, ressentir l'espace et le faire ressentir participe de la mémoire du lieu. Elle ouvre à un imaginaire, à une rêverie et cela permet de toucher et d'exploiter la matière sensible.

Visionnage d'un film « Les fantômes sonores et visuels » retraçant le projet d'un an mené par la Cité scolaire Hector Berlioz, leurs professeurs de musique, EPS et arts plastiques et le château de Vincennes et dont la présentation finale a eu lieu en juin 2017.

C'est un projet de très grande ampleur qui a été marqué par un fort investissement des élèves. Ils n'ont certainement pas retenu grand-chose sur Charles V et sur l'architecture du château mais ils ont investi les lieux et ils se sont approprié l'espace pour des performances de qualités. Le rêve ne peut que décoller du sensible. Cette expérience du sensible fait parfois défaut chez les élèves. Le vide du château est une expérience en lui-même de l'espace et de la lumière. C'est peut être une bonne chose qu'il soit nu parce que les élèves sont sans cesse abreuvés d'imagination artificielle par notre société qui, à l'ère du numérique, est « une société de l'image ». Il y a un manque d'image dans le château qui s'exprime et qui invite à la rêverie. Les productions ont laissé s'exprimer la culture, par leur originalité : par exemple, dans la Salle de Sade du Château, une performance mêlant danse, mélodie au violoncelle et lecture d'un texte de Sade a été mise en place. Au cours de cette année, les élèves ont parcouru le château à la recherche de l'espace idéal pour leur performance musicale, corporelle ou plastique. Il n'y avait pas dans ce projet l'ambition de transmettre un savoir érudit sur Charles V ou l'architecture du château mais les élèves ont pu vivre l'espace et se l'approprier.

Le rêve ne peut trouver sa place qu'avec l'expérience sensible de l'espace, de la lumière, de la température aussi. C'est une réelle qualité du château de ne pas avoir d'images parce que celles-ci peuvent faire obstacle à l'imagination. Un château vide peut être rempli de rêve.

SECONDE INTERVENANTE : Mme Fanny CAMPAGNE *Professeur de lettres classiques (« la matière qui ne fait pas rêver les lycéens ») au Lycée Léon Blum à Créteil*

Mme Campagne a le sentiment d'être là par hasard. Elle s'interroge sur la question suivante : peut-on rêver dans une salle de classe ? Les groupes de latin sont des groupes hétérogènes avec des élèves qui ont néanmoins tous un point commun : la curiosité et le désir de se frotter à un monde inconnu. Les langues anciennes entretiennent un lien essentiel avec le rêve : « ça ne sert à rien et c'est cela qui est génial, on peut le faire pour le plaisir et le rapport à l'évaluation est différent ». Ce sont des cours en effectif réduit, un peu marginaux puisqu'ils ont lieu à des heures étranges et insolites : tôt le matin, en fin d'après midi ou encore sur la pause déjeuner et c'est pour cela que c'est le lieu idéal pour proposer des pratiques de rêveries au quotidien. Par ailleurs, on y parle d'un monde étranger, reculé dans le temps dont le nôtre vient, d'une culture de tous qui n'est plus la, culture de personne, un peu comme une vie antérieure, des bribes de la rêverie des anciens. Le rapport au temps est différent, on prend le temps de comprendre les histoires, de s'intéresser à la mythologie, aux parcelles des rêveries d'un monde ancien. Laisser la place au mythe, c'est garder du temps pour rêver et donc être dans un temps long.

Mme Campagne propose dans ses cours des heures « d'école buissonnière » au cours desquelles les élèves peuvent poser toutes leurs questions notamment sur les pratiques quotidiennes des latins. C'est également l'occasion de mettre en place des ateliers d'écritures, des lectures. Cela permet de laisser des endroits où il n'y a plus de règle et où l'on peut se laisser bercer par cette

projection d'un monde lointain, parce que le *mythos* est le langage du rêve. C'est de cette façon que l'imagination s'éveille même chez ceux qui ne savent pas rêver et elle devient préférable à l'imaginaire artificiel dont on s'abreuve : les élèves ont préféré de loin la lecture à haute voix de *L'Illiade* au film qui a été réalisé sur le sujet avec Brad Pitt. « C'est nul Madame, on ne peut plus imaginer, je ne le voyais pas comme ça ».

La pratique de l'écriture aussi est nécessaire sous différentes formes, il faut varier les supports, changer les lieux et les règles. Néanmoins, c'est difficile parce que déconstruire et inhiber nécessite de faire confiance. Les élèves ne savent plus rêver et traduire leurs rêves : ils ont des problèmes avec les mots, ils ont peu de vocabulaire. C'est une forme de violence également de la part du professeur de demander à l'élève de rêver parce que c'est difficile de rêver devant un professeur, parce que c'est créer, raconter, en somme, c'est livrer de sa personne. Si l'on ordonne à l'élève de rêver, est-ce qu'on ne le prive pas de ce qui lui reste comme objet de révolte ?

Toutefois, la distinction entre *mythos* et *logos* est une force parce que la fascination pour le *mythos* est présente depuis l'enfance et jusque tard et permet donc l'exploitation du *mythos* pour l'ouverture vers le rêve.

La seconde partie de la table ronde s'organise autour d'échanges entre les intervenantes et le public. Il est ici proposé un schéma synthétique des différentes questions soulevées, parfois sans réponse, elles visent à ouvrir les perspectives pédagogiques, à ancrer le rêve dans le sol scolaire et proposent de dessiner les relations que le rêve entretient avec la discipline, le corps professoral, l'élève lui-même.

Les textes suivants ont chacun une couleur correspondant au locuteur :

- Bleu : intervenants du public
- Vert : Mme Lukas artiste plasticienne
- Jaune : M. Lours professeur d'Histoire des Arts en classe préparatoire
- Rouge : Mme. Campagne professeur de lettres classiques
- Violet : Mme Gayon professeur de lettres modernes, professeur d'histoire des arts, professeur relais.

Les **acceptions du mot « rêve »** sont diverses. Polysémique, la notion de rêve change en fonction du bagage culturel. Elle engage nécessairement une forme de déprise face au réel.

Interrogation quant au glissement de la notion de rêve à imaginaire durant la conférence Le rêve étymologiquement est péjoratif : « délirer à cause d'une maladie », lié à une part d'oubli, il demande de s'échapper au delà du discours savant, de se perdre avant de reconstruire une réalité, de reprendre le fil d'Ariane...

Autoriser le rêve inhibe t il la révolte ? Ordonner le rêve est parfois vécu comme une castration de la part de l'élève.

Une contradiction interne ?
Comment l'institution scolaire (un lieu qui cadre) peut-il s'offrir à l'exploration du champs du rêve ?

Que faire des élèves qui ne rêvent pas ? **Ils ne savent pas lire parce qu'ils ne savent pas imaginer.**

Comment penser la capacité à **rêver collectivement ?**

Le rêve est donc un impensé pédagogique. Pourtant des choix pédagogiques privilégient une attention plus intime, une conduite plus autonome menant l'élève dans un cheminement soit vers la création soit vers la réception de connaissances.

Le pédagogue Piaget incite à la rêverie, l'indique nécessaire pour s'abstraire du réel.

Une méthode pédagogique ?
le rêve est-il un détour par lequel on produit des connaissances ?

L'école n'a pas à être l'école des rêveurs. Elle ne peut apprendre à rêver sans quoi elle se risque à être un « **directeur de sensibilité** ».

L'école peut **développer les capacités d'imagination** en introduisant le **rêve au quotidien** dans l'espace scolaire, en l'ajoutant aux **notions au programme** par exemple

L'école **donne des outils à la rêverie.** Comme Rimbaud, excellent latiniste, parvient à tourner le dos à l'école pour écrire **L'école doit donner les mots pour lire et exprimer l'art et le monde. Le rêve en est alors un outil.**

Plusieurs propositions renvoient à des **activités d'éducatons artistiques et culturels sans exclure l'acquisition des connaissances**

Le rêve comme outil pédagogique est un moyen d'apprendre, d'interroger, l'élève est alors au cœurs d'un réseau d'échanges.

Première étape vers la **contemplation**, le rêve réinterroge l'enseignement de l'histoire des arts en le rendant **plus sensible.**

Dans quelle mesure la **production de l'élève fait rêver le professeur?**
Comment **susciter** le rêve, la **fulgurance**, la réminiscence ? Et qu'en faire ?

Un espace de rencontre
Le rêve est un moyen d'être sensible à autrui, à soi-même et à la réalité

Rêver permet aussi, paradoxalement d'accéder au réel : en effet, une attention très large à l'espace, au temps, au corps très présent y est consacrée.

Mettre en valeur les productions pour rendre honneur aux élans de rêve qui s'y sont attachés.

Comment utiliser l'imagination soit la capacité à créer des images mentales dans les pratiques pédagogiques?